



**Le cheval Pompon**

# **Quartier Saint Amans La Madeleine**

## **Glanes et fragments de mémoire**

**Philippe Berthaut**



GLANES ET FRAGMENTS  
DE MEMOIRE  
RECUEILLIS  
DANS LE QUARTIER  
SAINT-AMANS

Cela commencerait ainsi : pour écrire tout ce que j'avais à écrire sur le quartier Saint-Amans, pour amorcer le flux d'écriture, j'avais besoin de quelque chose de réel. Et bien évidemment je l'ai trouvé car les lieux recèlent toujours en eux (à nous de le découvrir) des signes qui vont nous permettre d'entrer dans leur territoire. Ils vont s'ouvrir à nous en une éclosion de paroles. Ici ce fut un objet : un « carretou »



(petit chariot) enseveli sous des pierres de taille, attendant patiemment derrière une grille que quelqu'un vienne le réveiller. A chacun sa princesse au bois dormant, bien que je ne l'aie pas embrassé sur les roues pour réveiller de leur long sommeil tous les souvenirs qu'il contient. En sa compagnie, j'arpenterai le quartier : il sera chargé de porter tout ce que j'y glanerais, fatalement insuffisant. Comme quand nous descendions, ensemble dans l'enfance, les châtaignes vers le marché.

Ce sont aussi quelques châtaignes que je vais vous offrir, de celles dont Pelayo régalaient les ruthénois, il y a quelque temps. Ces châtaignes, je les ai ramassées sous plusieurs arbres : ceux d'habitant(e)s interviewé(e)s, celui des « fragments de vie » d'Henri Bousquet publiés dans la Revue du Rouergue (numéros de 1947 et 1948), le récit de M. Verdeille sur « Mère Blanc » et ceux d'un atelier d'écriture ouvert à tous, le samedi 2 octobre 2010. Les « pellouetchs » (bogues) étaient bien ouverts, mais je ne me suis pas piqué. Leur intérieur était doux comme du velours.

Mais auparavant je voudrais vous raconter comment j'en suis arrivé à écrire sur ce quartier. Déjà, cela donne une certaine idée de l'esprit du lieu. En 2008, il m'avait été demandé par le service culturel de la Ville de Rodez d'animer des ateliers d'écriture dans deux écoles : Gourgan et Calcomier. J'avais proposé comme thème « Ecrire la ville », en association avec la Bibliothèque Nationale de France. Il s'agissait d'arpenter la ville, de collecter des mots et des images et d'ensuite construire des poèmes et des récits\*. Avec la classe de Nathalie Robert de l'école Gourgan, nous nous sommes à un moment retrouvés quartier Saint-Amans à écrire sur la



vitrine du Huit à Huit, puis autour de la fontaine Place des Toiles. Cette fontaine a l'air d'avoir toujours été là, mais il n'en est rien; elle est toute récente. Dans l'idée d'insuffler un peu de légende dans le quotidien, je racontais aux élèves que cette fontaine était une fon-

taine à vœux dans laquelle on devait mettre des pièces d'argent si l'on souhaitait revenir dans le quartier. Ce que je fis bien évidemment et le vœu s'est réalisé : me voilà à nouveau à pied d'œuvre dans le quartier Saint Amans. Il faut bien reconnaître qu'une pratique magique des lieux porte encore ses fruits.



Place des Toiles

J'ai voulu refaire le geste de mettre des pièces. En ce mois de juin 2010, j'étais à nouveau sur le banc, place des Toiles, attendant que quelqu'un veuille bien venir me parler. Il faisait très chaud et des jeunes filles baignaient leurs jambes dans la fontaine, tout en enlevant les canettes de bière qui encombraient le fond (geste fort civique à louer). A une jeune fille qui venait jeter ces canettes dans une poubelle proche du banc, je demandai si elle n'avait pas trouvé des pièces (la veille j'avais déposé une pièce de 1 euro, disparue dans la nuit). « Si c'est le cas, il vaut mieux les y laisser ». Elle me regarda comme si elle avait affaire à un demeuré pour me répondre : « Mais ce n'est pas une fontaine à vœux ! ». Je fus sur le champ guéri de mon invention (mais il y eut rechute de pratique magique avec le « carretou ».)



Jardin de Pierre Francia

\*Il est possible de consulter textes et photos sur le site de la BNF « Ecrire la ville ».

« Qu'est-ce que vous entendez par délimitation du quartier ? » nous demande d'emblée M. Hébrant. Et voilà ! Il fallait bien que cela commence ainsi. Par la question qui fâche ou ne fâche pas d'ailleurs. M. Hébrant est d'origine belge mais habite le quartier depuis quarante ans et plus au



dessus de chez Françoise Enjalbert. C'était le jour de l'atelier d'écriture. Nous étions, là dans une salle de l'ancien presbytère, une dizaine à écrire (dont Françoise Enjalbert). Puis visite du quartier, ensuite repas au restaurant. Au retour, M. Hébrant et Madame Dropy nous attendaient. « Je suis née au 2 rue Saint Amans et j'habite toujours dans cette maison » nous dit-elle. « Qu'est-ce que vous entendez par délimitation du quartier ? »

« Eh ! bien ! De la rue de la Barrière à la rue François Cabrol ! Non ! Pas la rue du Bal ! Rue Gaston ? Oui ! Place du Bourg ? Ah ! Non ! »

C'est à cet instant précis qu'apparaît devant mes yeux l'image de l'entrée de la rue Lebon, qui est comme une passe entre deux falaises, une gorge qui, d'un coup, nous introduit dans un autre monde.



Ici naquit

BLAZY Bou dit Lebon

Il travailla et se priva toute sa vie

De sa ville natale

Le 3 juillet 1778

Pour soulager les pauvres honteux

Sur la gauche nous trouvons l'ancienne imprimerie Villepontoux et Fau, puis le salon de coiffure de Françoise Chauzy et la Pizzeria Romaine où nous mangerons le jour de l'atelier. Tout au bas de la rue, à une autre époque pas si éloignée, nous aurions pu tomber nez à museau sur le cheval Pompon de M. Cransac qui assurait le factage de la S.N.C.F. L'écurie était rue Chirac.

« Pompon appartenait à M. Pelayo » me dit Françoise Chauzy la coiffeuse qui est née dans le quartier, est allée à l'école annexe Fabié -ses enfants aussi-. Elle a ouvert son salon il y a trente ans, succédant à un vitrier. La Place de la Madeleine, elle n'y allait pas souvent. Son enfance s'est déroulée rue Lebon et place du Bourg.

En fait si vous regardez sur un plan de la ville, le quartier Saint Amans ressemble à un chaudron dont les bords seraient cette anse que forment les rues François Cabrol, du Bourget-nau et de la Barrière. Ou à une petite pieuvre avec ses tentacules : rue Gaston à l'Ouest, rue de la Viarague et rue Monseignat à l'est. Auxquelles il faut ajouter la rue des

Pénitents Blancs qui donne sur la rue Sainte Catherine, la rue Lebon (la gorge qui donne sur la Place du Bourg) et la rue Saint Amans. Et à l'intérieur comme des zébrures : la rue de Laumière, la rue Villaret, la rue Cassagnes (aujourd'hui Place des Toiles), la rue Chirac, la rue de la Madeleine et la rue Denys Affre. Avec en son centre, l'église Saint Amans, trônant en majesté au cœur de son village.

On se doute bien que chaque rue, chaque maison a son histoire, que celles de ses habitants sont infinies et qu'il faudrait des pages et des pages pour leur redonner vie. Nous devons nous contenter de quelques paroles glanées auprès des habitants rencontrés, sans oublier pour autant les autres ruthénois habitant ou connaissant bien le quartier en leur permettant d'écrire à leur tour glanes et fragments de souvenirs dans les cadres blancs qui vont parsemer ce texte, à leur intention.

*Bandeau pour souvenirs personnels*

Je voudrais ajouter, pour terminer ce préambule, que j'ai privilégié, dans la limite du compréhensible, la dynamique orale des interviews, plus vivante que la seule mise à plat de ce qui m'a été dit. Cela vaut pour M. Garibal, Madame Toulet, Messieurs Malphettes et Laville, Mesdames Courbin et Bessière, et les personnes de l'atelier du 2 octobre. Seule, Maryse Rigal nous a fait parvenir un texte écrit. Chaque personne porte en elle un style qui lui est propre, une véritable écriture orale, avec ses maladresses et ses fulgurances. Il serait bien dommage de ne pas les faire entendre.



Quartier Saint-Amans (vue du boulevard François Fabié, côté nord)  
(Photo montage Christine Lenglué)



très hauts, cinq à six mètres, et ils venaient jouer au jeu de Paume. Et le père Imbert, il avait sa menuiserie en bas à gauche.

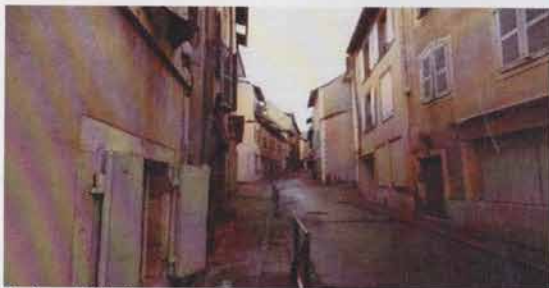
« Je reviens à la rue de la Paume et au logis où je suis né. Je vois comme dans un rêve un escalier de bois ajouré qui montait aux étages et une cour sombre où je faisais mes premiers pas. » Henri Bousquet La Revue du Rouergue 1947.

C'est pas compliqué dans la rue. Comment il s'appelait l'épiciier en haut ? Ruols, épiciier. Madame Pélissier, restaurateur. On y bouffait des tripous extraordinaires. Après, Rey, le cordonnier. Après, les Malphettes, boulanger, qui avaient un bon petit bout de rue. Au n°4. Au 8 le jeu de Paume. Au 10 le père Imbert.

Et Coussounous ?

Mais il n'avait pas d'activité commerciale.

Non mais enfin sa femme elle a fait ce qu'on appelle les primeurs. Elle vendait des salades. Après y avait Imbert, c'était Gepetto. Il nous paraissait vieux. Il avait des petites lunettes sur le bout du nez et il avait un corbeau apprivoisé et il sculptait. Il était ébéniste. Il occupait le rez-de-chaussée avec la tribu des filles Imbert. Quand la mère appelait ses filles : Suzeeeeeette ! Tout le quartier en profitait.



Ruc François Cabrol

Après au 12 y avait Angles, plombier. Y a encore le fils, Jean. Au 14 y avait rien, un dépôt de laine, où habitait Vayssettes. Au 16 y avait l'étude de mon père. Au 18 y avait Madame Escorbiac qui cardait, qui faisait des matelas, dans la rue, oui, oui ! Et aujourd'hui y a sa fille, Andrée Caubel.

(Maintenant nous descendons la rue à gauche)

Là où y a le cordonnier, qui y avait avant ? C'était un autre dépôt de laine. Renevier. Y avait Blanc, l'autre boulanger. Puis y avait les Catusse. Y avait pas de commerce. Après y avait Lacan. (Ici, je dois préciser qu'après signifie : a succédé, et non la maison qui suit). Au départ c'était Dangles l'électricien. Qu'est-ce qu'il faisait Lacan ? Marchand de confection. Sa mère était couturière et le magasin était là. Madame Lacan on l'appelait la mère Jean. Elle faisait dessaler de la morue toute l'année. Raymond Pélissier

Figure-toi que quand je me suis marié (M. Malphettes), la sœur de Marguerite, elle avait dix ans de plus que moi. Tu sais, je t'ai connu que tu étais petit. Elle était restée un an en tant que bonne chez Dangles.

Après, la petite maison, elle appartenait à Albinet, y avait une épicerie. Elle était grande comme ça (le geste la décrit toute petite). Après y avait rien. Celle qu'appartient à Regourd ? Madame Lacan, Hélène l'épicière, elle était plus bas.


Bandeau pour souvenir personnel

(puis on revient en face de chez M. Malphettes).

C'était un dépôt de Castelbou. Et un peu plus tard y a eu une agence pour les paysans. Bien plus tard. Après y a eu une ambulance qui était venue. Y avait le truc en ciment pour les handicapés. Y avait celle de Salvagnac.

Maintenant. Là où y a l'UDSMA. Y avait les Fournalis et les Rouvier. Y avait un jardin. Après Fournalis y avait Vayssettes qui avait une épicerie de nouveau mais avant y avait Aubazac, les Rigal. Charles Rigal. Charlot. La maison d'après. Y avait Prokorovitch par là. Y avait un cordonnier et le bistrot. C'était Gayraud.

Le cordonnier c'était un grand ami de mon grand-père. Ils allaient faire la chopine chez la mère Pélissier. Non ! Mais tu sais, mon grand-père il avait toujours des petits farçons dans la poche et quand il arrivait chez Madame Pélissier ou en bas. Ils étaient deux, elle portait la chopine, si c'était trois, c'était un litre de vin. On parlait pas de Ricard à l'époque.



Bandeau pour souvenir

Et alors ce fameux Barrau, c'était un brave type et alors il me disait - j'avais quatre ans- Si tu me dis : Pute Barrau, je te donne une pièce. Mais Puto ! Ce n'est pas une injure. Plutôt un brave type. Ca veut tout dire. C'est pas fatalement un type malfaisant.

Les farçons que faisait le grand-père, il les faisait au four – tu les fais mieux que moi disait la grand-mère-. Alors les farçons que vous voyez là sur la Place du Bourg, c'est pas des farçons, c'est dégueulasse, c'est plein d'huile et c'est pas bon. Un vrai farçon, c'est pas comme ça que ça se fait.

Ca ressemble au Picausel ? A la pascade ?  
Ah ! non ! la pascade, c'est la crêpe.

Ce que peut-être vous ne savez pas c'est que mon grand-père au départ il était fournisseur. Y avait deux métiers y avait fournisseur et boulanger. Le fournisseur s'occupait du four et le boulanger de la pâte. C'était deux métiers différents. Après la guerre de 14, il avait été blessé, y en avait d'autres qui commençaient à marier les deux métiers, il s'est dit qu'il pourrait faire aussi boulanger. Il avait deux fours à l'époque. Tous les jours il faisait cuire de la fouace.

Et quand j'étais jeune, y avait pas de pâtisseries comme il y a de nos jours et les plats du commun des mortels c'était des plats de riz. Des fois mon grand-père il en avait quinze ou vingt, les tripous ou le riz et après ils achetaient de la fouace, c'était la nourriture du dimanche.

Tu te rappelles quand ils apportaient les fagots ? Alors, ils venaient d'Agen d'Aveyron. Ils venaient avec deux chars à bœufs. Pour monter la rue Béteille, ils dételait un char, ils mettaient les deux paires et quand ils étaient arrivés, il fallait qu'ils redescendent rechercher l'autre. Ils y passaient la journée. La rue était pavée. Et ils nous foutaient les fagots au milieu de la rue. J'ai repris en 51. Avec papa, on chauffait au mazout, mais la première fournée, on chauffait au bois.

Après, sa mère, elle allait livrer le pain. Elle avait la blouse grise et un béret et la sacoche. Terrible ta mère ! Y avait aussi Madame Raynal qui avait le même look. Elle faisait l'autobus de la gare.

Et maman, ça a été la troisième femme à avoir son permis à Rodez en 34.

Pute Barrau ! Ca payait. Un sou.



Dans le quartier, il y a eu la déportation de Madame Pélissier.

Et Suzette avait fait une fête. Elle nous faisait répéter dans le jardin des Fournalis. Et on est allé la recevoir parce qu'elle était à Ravensbrück. On est allé la chercher à la gare. Elle nous dit qu'elle allait se reposer quelques jours et un soir, habillée en déportée, et tous les enfants de la rue avec elle, on est allé porter une gerbe au monument aux morts. Elle avait sa tenue de détention.

-« Ah! Non! Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé, nous dit, très ému, Raymond Pélissier, le fils de Madame Pélissier. Je suis allé chercher Maman à la gare à Brive. Puis à Capdenac un taxi est venu nous chercher. Place d'Armes une foule l'attendait. Et dans le restaurant il y avait une gerbe de fleurs en forme de croix de Lorraine. »

Elle était née Mazenc. Et cette dame elle a été prise parce que son frère était taxi, alors bon elle marchait avec le maquis et elle faisait manger des jeunes qui partaient au maquis et j'ai pas de voiture et c'est son frère qui les portait puis un jour c'est les allemands qui sont venus ils ont demandé comme les autres et puis... Elle aurait pu s'évader à Carcenac-Peyrales mais elle a pensé à son fils Raymond : « Si je m'échappe on va prendre mon fils ». Après elle nous a offert un repas dans la salle de restaurant.

En même temps que Madame Pélissier y a eu son frère et Trinca qui ont été ramassés. Il n'est pas revenu. Mazenc n'est pas revenu.



Rue Denys Affre anciennement rue des Pénitents bleus

Et les enfants, il devait y en avoir dans la rue ?

Les Imbert y avait 5 filles  
Y avait 2, 3 Pélissier  
Y avait toi 4  
Y avait les Blanc ils étaient 3  
Les 2 de Rey  
1 Angles  
Les Coussounous 2 filles  
Chez Caubel 2  
Et 6 chez les Laville  
Au 20 ils étaient nombreux  
La maison Barrés, pleine de locataires.  
Y avait Bru et Charles Rigal  
Et les Trémouilles  
Y avait bien 30 ou 40 enfants  
Y avait les Boudou  
Plus loin.

Rue Denys Affre. Une dame. Les dernières années de sa vie, elle promenait son chien sur une poussette.

En face : « l'estamaire ». L'étameur. Desblats.

L'architecte qui refaisait la cathédrale. Le sculpteur. Andrieu

Ou son frère.

En face y avait le crémier. Vayssettes.

Là où y a le chinois.

« Ah! On vous l'a peut-être pas dit mais y avait un chinois rue François Cabrol. Il était en pension chez ma mère. Il vendait des boutons Place du Bourg. » Raymond Pélissier.



Rue de Laumière



Rue de la Barrière

## Entretien avec Michel Garibal, Mme Toulet



et texte de Maryse Rigal.

Si nous étions une boule et si nous dévalions de la Place du Bourg par la rue Lebon, nous viendrions buter inmanquablement contre l'atelier d'ébénisterie de Michel Garibal. C'est le premier habitant rencontré en juin 2010. « Mon père a fait cet atelier j'avais trois ans. Il est mort j'en avais neuf. Ma mère a mis en gérance puis j'ai repris. Je viens de prendre ma retraite. Non mes ouvriers n'ont pas voulu reprendre. A l'époque il y avait cinq menuiseries dans le quartier. J'ai fait ça 37 ans. C'est une vie. » Puis il m'explique que l'atelier s'est agrandi petit à petit. Son père d'abord puis lui. Ce qui fait que maintenant il occupe le bas de trois maisons. L'atelier immense semble



encore en activité. Une publicité pour le Celou, ce tabouret à trois pieds pour traire les brebis (pour les vaches un pied suffit). « Les brebis elles viennent à vous, les vaches il faut aller les traire ». Je suis assis à la table en bois dans la maison. J'aurais bien aimé le



connaître dans son atelier

mais voilà, j'arrive au moment où un mode de vie s'arrête. L'atelier est toujours là avec sa longue devanture comme pour mieux signaler le passage à un autre temps. Ensuite M. Garibal me parle des soupes au fromage rue du Bourguet-nau, des expositions de peinture Place des Toiles. « On voulait en faire une place des Tertres. Ça a duré cinq



ou six ans. » Après, pêle-mêle : Pompon, le cheval des Cransac qui portait les colis de la SNCF, le *pelharot* qui ramassait les peaux tous les lundis, le marché Place de la Madeleine, La Société des Lettres dans la maison où est écrit dans la pierre : La



LEVADERIE et « en bas il y avait un sculpteur sur bois. On se faisait gronder parce qu'on le regardait et qu'on lui cachait la lumière ».

D'une certaine manière, j'avais aussi l'impression qu'à trop l'écouter je lui cachais un peu la lumière dont il avait besoin pour raviver ses souvenirs. Il y faut beaucoup de concentration, et dans cette petite heure d'interview, je n'avais pu recueillir que des copeaux de mémoire. De petites entailles dans le bois du passé. Mais j'étais à l'intérieur d'une maison et j'essayais de sentir la vie qui s'y vivait. Car tous les lieux habités sont faits d'un intérieur, d'un extérieur et de passages entre les deux. Les commerces, les ateliers sont ces lieux de passage entre l'intime et le social. Ce sont eux qui arrivent en premier dans toutes les interviews, comme des interfaces entre soi et le monde. Une longue présence est nécessaire pour aller plus loin dans l'intimité de chacun.

Après Michel Garibal (que je visiterai à nouveau en septembre) j'eus le plaisir de rencontrer Madame Toulet. J'étais assis sur le banc devant chez Pierre Francia, Place des Toiles, quand je vis venir cette alerte dame de 95 ans en compagnie de Madame Cazals. Nous liâmes conversation. Son mari avait été tailleur de pierres. Il était décédé. Nous primes rendez-vous pour le surlendemain, chez elle, rue



des Pénitents blancs.

Me voilà dans l'intimité d'une autre maison. J'y retrouve, même au cœur du mois de juin, l'odeur ancestrale et indéfinissable de ces cuisines ramassées autour de la cuisinière à bois. La table est recouverte d'une toile cirée. « Je suis là depuis 45 ans. Quand je suis arrivée (on avait acheté) c'était épouvantable. Un vrai taudis. On a tout refait. Mon fils avait un mois. J'ai accouché dans la maison de Madame Bouloc. Oh ! C'était toute une histoire. » Plus la conversation avance et plus je m'aperçois que ses souvenirs sont liés à la Place du Bourg, qui est plus proche. « Y avait un cordonnier, un tapissier (là où est le restaurant « La toile Cirée » rue de la Barrière). Y avait les Ferrieu qui faisaient les vitres. »

On évoque le cheval Pompon : « Le cheval, il connaissait toutes les maisons et tous les bistros. » Je lui dis qu'on imagine mal aujourd'hui une ville avec des chevaux. « Moi, je me rappelle les foires à chevaux sur le tour de ville. On ne pouvait pas passer tellement y avait de chevaux ». Et puis nous parlons cuisine et des farçons et des farcis. « Tout ce qui est farci, je le fais parce que j'ai des chutes de viande. Mais j'y mets jamais de saucisse. Jamais. Jamais. Non ! Non ! C'est comme les pommes de terre à la poêle. Ils disent tous que je les fais mieux que personne. Et je les fais sauter, sauter, sauter. »



Jardin de Mme Toulet

« Est-ce qu'on vous a parlé du monsieur des châtaignes grillées ? » Là, c'est Madame Cazals qui intervient. « Comment il s'appelait ? Pelayo ! Il était dans la rue Chirac. L'été c'était les glaces, l'hiver les châtaignes. Il avait une petite brouette, un petit chariot. Attendez ! ». Et elle me montre un article de la Dépêche du Midi où l'on voit en photo Germain Pelayo devant un chariot plus élaboré



qu'une brouette.

Puis nous allons au jardin. La façade austère sur la rue ne laisse pas deviner ce petit paradis. Pareil chez Pierre Francia, Place des Toiles. Des fleurs. « Moi, j'avais un petit lapin et une poule, que ma mère m'avait donnée. On l'a pas gardé longtemps le lapin. La poule, ma mère m'a dit qu'elle pond encore. Alors j'avais le plus jeune qui était sur un trotte-bébé. Il se promenait. Il se promenait. Alors cette poule quand même je l'entends chanter et puis y a pas d'œuf. J'ai dit elle les mange sans doute. Alors je l'ai guetté et quand j'ai vu que dès qu'elle chantait, j'ai vu le fiston qu'avec une buche il cassait l'œuf. C'est pour dire, ça l'amusait ça. Et le fin mot restera à Madame Cazals : « Partout y a quelque chose ! Tout est utile. Le grenier là-haut et tout c'était bien là. Elle est bien aménagée dedans, c'est mignon ces maisons. Ça a un style. Les aides-soignantes elles le disent les jeunes, elles disent que c'est bien, qu'il y a quelque chose. C'est propre ! C'est mignon ! Mais surtout parlez des terrasses, des jardins ».



#### QUARTIER DE LA MADELEINE (Texte d'une habitante)

(Petit tour de la place en écriture en compagnie de Maryse Rigal : « Tout n'aura pas été dit. Tout n'aura pas été écrit. Mais je l'aurai fait dans le souvenir de tous ceux qui ont vécu ici, même s'ils ne sont pas tous nommés ».)

Si on raconte la place de la Madeleine, il faut commencer par l'église St-Amans, qui a eu comme curé en particulier le curé Martel, qui a fait rénover et nettoyer l'église. J'ai le souvenir du curé Canitrot qui, lorsqu'il est arrivé, a mis deux ans pour passer voir chez eux tous ses paroissiens, croyants ou non.

En dessous de l'église, il y avait une petite maison aujourd'hui démolie et qui s'appuyait à l'hôtel de Lodève. Elle appartenait à M. Mazenc qui avait une fille mariée à un plâtrier, Piclac, et qui a eu trois filles.

Puis la maison Vayssettes, charcutier, qui a eu trois filles (une est décédée de la fièvre espagnole) deux de ses petites-filles l'ont habitée par la suite. Après la charcuterie, il y a eu une auto école tenue par M. Palazy, puis c'est devenu un restaurant et aujourd'hui les plats préparés.

« Cet après-midi, est arrivée Madeleine – la bien prénommée – Elle est née et a vécu ici, au pied de Saint Amans, sans jamais quitter le clocher des yeux. Ses parents aussi, d'ailleurs. Puis ses fils ont continué. Naturellement. » Françoise Enjalbert



La maison Rigal, lorsque Mr et Mme Rigal sont venus s'installer en 1922, il y avait trois magasins de la taille du salon de coiffure actuel. Il y avait donc la boucherie, le salon de coiffure et un bureau de tabac. Il était tenu par une veuve de guerre (14-18). A sa vente, il est devenu la Civette. Les habitants du quartier de la Madeleine ont fait une pétition pour obtenir un dépôt de tabac dans le quartier c'est au café du fond de la place qu'il a été mis.

Le salon de coiffure a été tenu pendant longtemps par M. Azémar, puis pendant quelque temps c'était un magasin de bijoux fantaisie tenu par Mme Leduc et c'est redevenu un salon de coiffure avec M. Poulet. M Rigal a donc agrandi la boucherie, de deux magasins il en a fait qu'un. Son fils Roger l'a tenu jusqu'à son décès en 1961 et sa femme a pris la suite puis l'a vendue à M. Arnaud qui est resté pendant trente ans jusqu'à son départ en retraite en 2002.

«La foire de septembre était et est encore la foire des fruits. Elle se tenait sur la Place de la Madeleine. Et c'était aussitôt le déballage de tout ce que contenaient les véhicules des Artézés (Habitants d'Artès près d'Albi) : melons de toutes sortes en tas énormes, concombres, cornichons, poivrons, aubergines, tomates, ails, échalotes et surtout d'innombrables oignons reliés par la queue en chapelets serrés(resses). En quelques heures la place

de la Madeleine était vidée de son contenu, et les Artézés ; après s'être copieusement restaurés et abreuvés chez la Rousse (dont l'auberge faisait face à la maison de la Cransague), les espèces sonnantes gonflant sous leur blouse leur bourse de cuir, reprenaient le chemin du retour.» Henri



Bousquet in La Revue du Rouergue 1947

La maison d'à côté appartenait à Melle Crouzet (la tante de la famille Tournier dont les enfants sont nés dans cette maison et qui sont connus à Rodez, car ils ont été commerçants à *La ville de Paris*. Les boutiques Ferrieu : un était photographe, l'autre marchand de vins) elle faisait des fouaces. Puis c'est M. et Mme Bar qui y ont habité avec leur fils Serge. Mme Bar l'a vendu à M. Fabre. Au magasin, je me rappelle l'arrivée de M. Capus agent d'assurance et de sa femme. Leur fils, belle-fille et petit-fils les ont rejoint. Malheureusement, ils ont été victimes d'un accident de voiture à Salon de Provence et M. Capus père est décédé. Son fils est très gravement atteint. Après leur départ, j'ai le souvenir d'une agence immobilière puis c'est M. Sanchez qui s'y est installé et maintenant un magasin de tatouage.



Place de la Madeleine

La maison d'à côté était au pépé Angles, plombier et son épouse. Il avait été cor de chasse et pendant quelques

années au 1<sup>er</sup> janvier nous avions droit à un lever au cor de chasse. Dans la maison ont habité M. et Mme Loubière et leurs deux filles, puis M. et Mme Esteveny. La maison a été ensuite transformée.

A l'angle du passage, le coiffeur Galan qui habite dans la petite rue avec sa femme, ses deux garçons et sa fille Lillie. Au fond de l'impasse, il y avait un menuisier : M Bouat qui habitait au dessus avec ses trois enfants.

Dans cette petite rue, habitait également M. et Mme Chapot qui ont animé *La Pastourelle* et certains dimanche un car attendait pour prendre toute la troupe, la place était le lieu de rassemblement.

A l'autre angle, la coiffeuse Lisette. La maison appartient à M. et Mme Nogué. Y habite Mme Collet qui s'est occupée pendant longtemps de l'église.



Rue Gayrard vue du Boulevard François Fabié. On y voit, pour perpétuer la tradition des épicerie du quartier, un nouveau primeur.

Vient la maison Cazor, famille peut être la plus ancienne de la place et leur épicerie. Elle a été tenue par M. et Mme Bertrand qui sont venus de Vézins-de-Lévezou avec leurs trois filles.

Maison Cazor 1912



La maison Courbin marchand de chaussures. La couturière y était il y a peu de temps. Et avant Rodez Agence je crois.

La maison Rouvière, ancienne famille de la place. Primeur. Ils occupaient la nuit de vendredi à samedi le fond de la place et l'on pouvait entendre : « trois kilos de salades... ».

A coté, la maison, me semble-t-il, a été refaite suite à un incendie, il y avait un marchand de cycles M. Alverne. C'est devenu l'imprimerie Rémy & Canitrot. A coté la maison Durand ébéniste.

Puis la maison Acquier. Madame Bonal, leur fille y habite encore avec son mari. Les Acquier tenaient une boucherie. C'est M. et Mme Bascou qui ont pris la suite. A côté c'est maintenant une coiffeuse dame, mais au départ, c'était un coiffeur homme tenu par M. Bar.

En face le café tenu longtemps par M. et Mme Randeynes. Avant c'était M. et Mme Gayraud et avec le café il y avait le tabac mais à la construction de l'immeuble seul le café est resté. Le tabac est monté au 1 de la place de la Madeleine.

« Un jour je rentre au mois de septembre, je vais au tabac : tiens c'est fini » Pierre Francia

A côté, vers la rue François Cabrol, il y avait une épicerie M. et Mme Guibert.

La coiffeuse était avant Mme Boutonnet la sœur de M. Randeynes.



Place de la Madeleine

A la place de l'actuel magasin des ongles, c'était une mercerie tenue au départ par M. et Mme Galtier puis Mme Viala pendant longtemps et enfin Mme Bar. A la suite : divers magasins, boutique de fromage, auto-école. Le toilettage canin y est resté longtemps. Au-dessus et depuis la construction de l'immeuble, c'était le cabinet de



Maître Cahen.

28 novembre 2010

Après il y a eu une couturière puis les panneaux solaires. A l'angle, c'était le bureau de tabac tenu au départ par M. et Mme Gayraud puis leur fille Mme Nogué, et en dernier Michel et Jeanine Albouy. Avant l'immeuble, il y avait une maison située vers le fond, là où actuellement il y a un patio et qui était au niveau de l'actuel 1<sup>er</sup> étage avec un jardin là où sont les appartements. Cette maison était à M. et Mme Andrieu. M. Andrieu était architecte. Sur le mur, les affiches des films qui passaient au cinéma étaient collées, devant la fontaine.

En face, à la place du restaurant, il y avait une épicerie tenue par M. et Mme Trébosc. C'était un petit magasin et ils vivaient derrière la boutique. C'est devenu par la suite Nuance 7, tenu par M. et Mme Gaben. Puis il y a eu une assurance et maintenant le restaurant.

Au dessus avant le Saint Amans tenu par M. et Mme Amat,



c'était une pension de famille tenue pendant quelque temps par la famille Teyssier mais au départ, c'était les demoiselles Louvrier, fourreuses. Dans la maison y vivait la famille Enjabert (Mme Enjalbert avait été veuve avec quatre fils dont un a vécu dans cette maison jusqu'à il y a quelques mois).

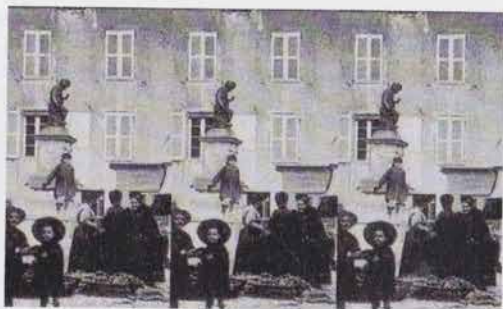
En lieu et place de l'immeuble de Via Santé, j'ai le souvenir d'un terrain vague pendant quelques années. Au-dessous pendant quelques temps il y a eu un marchand de matériel de bureaux puis un marchand de vaisselle blanche.

Il y avait encore plus haut la boulangerie Pelat, anciennement Vigroux, qui, avant, était installée dans la maison de la charcuterie Vayssettes.



Gâteau le Saint Amans Maison Pelat

Puis dans la maison Boscary-Monservin, avant la boutique anglaise, un magasin de vêtement, avant ETAM.



Et voilà nous avons fait le tour. Rendez vous compte la vie de travail qui était celle du quartier de la Madeleine. Sur la place trois épiceries, deux boucheries, une charcuterie. Dans le quartier : deux menuisiers, des couvreurs, un ébéniste.



Le rang des élèves de Ste Geneviève que l'on ramenait chez elles en leur faisant traverser le tour de ville et qui montaient tous les jours la place de la Madeleine et qui égrainaient ces filles au fur et à mesure qu'elles arrivaient devant leurs maisons.



Au coin de la rue du Bourguet-nau il y aura plus tard le magasin de chaussures Courbin

Entretien avec  
Maryse Courbin  
et  
Marie-Paule  
Bessière

Maintenant je suis à l'intérieur d'une maison, celle de Maryse Courbin. La troisième génération dans cette maison. Depuis la pièce, je vois la place de la Madeleine. Maryse Courbin travaillait chez Drimmer. Elle fabriquait des lampes. Elle nous en montre quelques unes. Et c'est un peu une métaphore de mon travail ; aller à la rencontre de lampes allumées sur le quartier saint Amans.

« Maman, toute sa vie, elle a regretté de ne pas avoir de balcon. Mon grand-père était sabotier, il a commencé dans cette maison (maison Catala sur la place), il avait fait la guerre de 14 ; il avait été gazé ; il a pas vécu très longtemps. Un an. Un peu plus d'un an. Par contre papa a pris la cordonnerie. Maman vendait les chaussures. Le magasin de chaussures a été fermé en 72. Papa est mort à 102 ans il y a trois ans. Après c'est devenu Rodez Agence, ensuite ce sont eux qui ont loué à un marchand de tissus, de voilages. Ensuite ça a dû être la couturière.



On l'a gardée 19 ans. Elle est partie à côté. Elle s'est agrandie. Elle a trois employées (de la fenêtre sur la petite rue, nous pouvons les voir travailler). Maintenant c'est le monsieur du 8 à 8 qui a demandé à le louer pour la laverie. Ça marche bien surtout avec les couettes. Dès le début au mois de juin, on voit les couettes passer. »

« Je suis toujours restée sur le quartier. Vu que je suis célibataire, j'ai amené mes parents jusqu'à la fin. La maison, ils y étaient attachés. On avait toutes les chambres au troisième. Elle est décédée à 92 ans. Il a fallu la faire descendre deux ou trois ans avant. Quand on voit ce qu'il lui a fallu pour changer d'étage dans sa propre maison. Papa chaque semaine allait faire la belote au Pescofi (maintenant le grain de sel). Ah ! La fontaine ! Ma grand-mère avait tellement l'habitude d'aller à cette fontaine que lorsqu'on a mis le robinet, elle continuait à y aller. »

Puis insensiblement nous rentrons dans l'intimité partagée du quotidien. « Je suis née dizaine. Je suis née en 40. Pas de chauffage dans les chambres. On mettait les briques chaudes dans le lit. Puis le moine électrique avec une ampoule. Ça chauffait bien. On avait la cuisinière. On avait une chatte siamoise. Elle adorait la chaleur. Cette chatte vous savez la porte du bas de la cuisinière, on mettait les journaux et alors cette chatte, on savait pas comment elle faisait elle y rentrait. Elle était moitié morte. Elle était asphyxiée. Et puis elle respirait toute seule.



Le soir les parents s'invitaient beaucoup. On écoutait beaucoup la radio. Les contes provençaux. On avait des épisodes. Sauf papa. Il fallait qu'il bouge. Il était assis toute la journée. Toujours papa, il faisait le tour de ville, après le repas avant de se mettre au travail et après souper. Il trouvait toujours des copains.

C'était la gazette. On s'invitait entre petits voisins. La dinette sur les marches de l'escalier. Mon frère il allait jouer dans la Boule d'or. Rouzières, il avait un chariot avec des pneus et tout ça. Alors les garçons ils nous prenaient et dans la rue du Bourguet-nau, ils nous tiraient ; c'était bien parce que c'était tout plat. Y avait pas de voitures qui passaient. Les garçons y jouaient aussi aux billes. Et les filles à la marelle.

« Un autre jeu nous était propre à nous, enfants de Saint-Amans, et je ne me souviens pas de l'avoir vu pratiquer ailleurs. Il portait le nom curieux de *chir*. L'instrument essentiel étant un morceau de bois rond, appointé des deux bouts, et long d'une douzaine de centimètres. Le jeu consistait à le frapper d'un coup sec sur une de ses extrémités : le *chir* sautait en l'air et le joueur devait le cueillir au vol, au moyen d'un bâton ou d'une pelle de bois, pour le renvoyer au loin. S'il le manquait, il avait perdu la partie. Ajoutons que tout se passait au-dessus d'un cercle assez étendu, tracé sur le sol. Lorsque le joueur parvenait à renvoyer le *chir* à la volée, l'adversaire le ramassait et sans quitter d'une semelle l'endroit où il était tombé, il tâchait de le rejeter à l'intérieur du cercle dont le joueur défendait l'entrée avec son bâton ou sa pelle, et s'il y réussissait, il était déclaré vainqueur et prenait alors la place du vaincu, et la partie recommençait : chaque partie s'ouvrait alors par le cri sacramentel de *Chir mir castemir*. Je ne connais pas l'origine de ces trois mots mystérieux. Est-elle wisigothique, comme le pensent certains ? Je n'en sais rien et m'abstiens de toute hypothèse. » Henri Bousquet La Revue du Rouergue 1947

Sur ce, arrive Marie-Paule Bessières. « Je suis née dans cette maison (rue du Bourguet-nau). Je l'ai acquise après. Dans cette maison y avait une famille très marquante, c'était la famille Bourjade.

« La plus considérable et la plus justement respectée était la famille Béraïl, propriétaire de cette très belle maison qui existe encore intacte et du jardin spacieux qui la borde, appuyé aux anciens remparts de la ville. Elle appartient aujourd'hui à mon excellent ami le commandant Bourjade, qui la tient en ligne directe de sa grand-mère, Mme Béraïl. On connaît bien à Rodez les brillants états de service du commandant, soldat héroïque, comme l'ont été ses deux frères, tués à l'ennemi. » Henri Bousquet in la Revue du Rouergue 1947

Plusieurs familles y habitaient les divers niveaux et il y avait une vieille demoiselle qui racontait des histoires extraordinaires sur la maison. Et alors elle racontait en particulier un de ses frères ou parents avait été prisonnier en Allemagne pendant la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale et que bon il était très têtu, très entêté, très patriote et que donc on devait le fusiller. Je veux bien qu'on me fusille mais pas qu'on m'attache ni qu'on me bande les yeux, etc. Alors le grand chef a dit : je voudrais bien voir ce prisonnier hors du commun et donc rendez-vous est pris.



Rue du Bourget-nau

Et tout en parlant : vous êtes du sud ? Et de quelle ville ? Rodez. Et de quelle rue ? La rue du Bourget-nau. Alors là il s'est rappelé qu'il descendait d'une branche de la maison d'Estaing qui avait émigré pendant la Révolution et il a dit : j'ai dansé très souvent dans vos salons de la rue Bourget-nau. Il n'a pas été fusillé.

Je voudrais raconter une autre histoire par rapport à une maison de la rue du Bourget-nau. Je vous dis ça sous toute réserve. Je ne sais pas si cette histoire est vraie. A côté de la boulangerie, la maison de droite y avait deux garages ; il y avait autrefois une épicerie et un tailleur. Et dans cette maison-là -c'était la famille Ferrieu qui en était propriétaire- et à un des étages y avait un coiffeur. Geneviève Ferrieu nous racontait il y a quelque temps que son frère avait croisé Jean Moulin dans l'escalier et que Jean Moulin était venu se faire teindre les cheveux chez ce coiffeur incognito.

On disait que dans le quartier ce qui était surprenant c'était le nombre d'épiceries. Les unes collées aux autres. Cazor place de la Madeleine. Je me souviens quand je passais par là de la senteur des confitures. Et dans la rue, les soldats allemands qui venaient manger les cerises.

« En face de la maison Bérail se trouvait la boutique de l'épicière Mme Besombes, dont notre chatte guettait les morues. C'était une forte femme, haute en couleurs, qui menait son monde tambour battant. Elle passait une partie de sa mauvaise humeur sur ses deux enfants Angèle et Henri qui étaient nos camarades de jeux. L'un et l'autre tremblaient devant leur mère et j'ai gardé le souvenir d'une scène burlesque, représentant un garçonnet tombé dans une corbeille pleine d'œufs. Il essayait de s'en tirer, barbouillé de jaune des pieds à la tête. C'était la mère qui était cause de ce désastre. En poursuivant l'infortuné Henri qu'elle voulait battre, je ne sais pour quelle vétille, elle l'avait précipité dans la corbeille, et, prenant les œufs encore intacts, elle les cassait sur le visage de l'enfant en hurlant d'une voix sauvage : « *Lous tostoras aro lous uous bedogas, tasto lous!* » (Tu les goûteras maintenant les œufs, imbécile, goûte-les !). » Henri Bousquet in la Revue du Rouergue 1947



C'est un quartier quand même où y avait dans les années cinquante une misère noire. Une rue qui était très marquée, c'était la rue des Pénitents blancs. Y avait que des maisons bourgeoises à droite et du côté gauche des taudis. A partir de la rue de la Barrière.

Ah ! Y avait Taxinette aussi !

« Sans cet atelier d'écriture, aurais-je eu le courage de flâner à nouveau dans ces ruelles chargées de souvenir et de fantômes ? »  
Françoise Enjalbert



### L'Atelier du 2 octobre

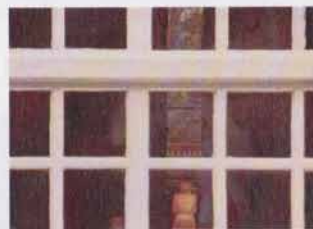
Ce matin, il fera beau. Nous sommes réunis dans une salle paroissiale aimablement ouverte par M. Odet de Boussiers. La maison est nichée au fond d'une cour où se découvre, lorsque nous entrons, les restes encore beaux d'un vieux



jardin. Les fleurs jaunes sur leur grande tige se balancent au vent dans un mouvement très doux. Une dizaine de personnes désireuses d'écrire sur le quartier Saint-Amans sont là. Des personnes du quartier, mais la majorité n'y a pas habité et certaines personnes ne le connaissent pas du tout. Après avoir écrit selon des dispositifs (tenus secrets) pour enclencher le flux d'écriture, nous partons

visiter le quartier pour y cueillir des mots et des images. Je continue donc à enregistrer ce qui se passe avec mon petit magnétophone numérique (très pratique) mais comme cela se fait en marchant, je n'arrive pas à capter tout ce qui est dit. S'en suivent donc ces éléments quelque peu chaotiques (et « cahotiques ») que je vais vous livrer en l'état.

Nous sortons rue de Laumière que nous descendons jusqu'à la rue du Bourguet-nau.



Et ici y avait la modiste, Margot, qui faisait les chapeaux (boutique fascinante et spectaculaire)

Y avait un fumiste (ramoneur). M. Four, un personnage.

(Le vent souffle). Et là c'est la rue de la Barrière, la limite du quartier.

C'était la famille Tessier.

Y a longtemps.

C'était là qu'étaient les cardeuses matelassières. Toutes les deux. Elles travaillaient aussi dans la rue, balançant en cadence leur outil dont sortaient des nuages de laine fine. Elles confectionnaient également des matelas sur des tréteaux, quand elles n'étaient pas demandées pour « faire le cochon » chez les particuliers jusque dans les campagnes.

Là c'est la Viarague. Sous les glycines vous l'avez.

Et là derrière, la Boule d'or. A l'hôtel de la Boule d'Or y avait des tenanciers typiques Mme et M. Barnier (lui surnommé «Jacouti»). Hôtel hanté par le peintre Viala (non pas Eugène mais son descendant) qui était capable de peindre le clocher de la cathédrale, les yeux rivés sur Banocres. Mais le clocher penchait souvent selon le nombre de verres.

Rue de la Banque.



Et le restaurant : le « Grain de sel ».

Et un petit mot sur « Le grain de sel » : Ouverture prévue mi novembre. Un espace chaleureux de rencontre inter-génération avec des ateliers abordés sous différentes formes : les mercredis, réservés aux enfants qui après un tour de marché prépareront le repas à partager avec leur parents, des jeudis pour les lecteurs de Lire et Faire Lire et jeux de société, les vendredis : RERS (réseau d'échange réciproque de savoirs) - lire - écrire - chanter - coudre - bricoler - cuisiner - peindre - broder - tricoter - comprendre - partager... Au fil des jours et des rencontres ... Annie Clément

Avant c'était un restaurant ouvrier, populaire. Rue Viarague, c'est joli comme nom.

« La rue «Viarague » ....Ancienne porte au sud de Rodez, courte et étroite, elle relie le Bd Fabié (autrefois nommé Bd Viarague – cf « noms des rues de Rodez » de J.M.Cosson) à la place de la Madeleine en traversant la rue du Bourguet-nau.

*Tentative d'explication de l'origine du nom de la rue (Via)rague. Par Annie Clément :*

*Une rague est une cavité rocheuse dans laquelle les poissons se dissimulent, soit pour se protéger soit pour se reproduire. C'est en général une cavité dont les entrées sont bien dissimulées et étroites, si bien qu'elles sont difficiles à voir, et l'accès avec l'arbalète toujours compliqué sans une certaine expérience de ce genre de trou. Cela nécessite le plus souvent un ragueur qui est une arbalète courte. On dit d'un poisson qui est dans sa rague qu'il est enragué (voir enragner).*

Le local où s'installe « Hermès Animation », Association d'Education Populaire, fédérée à la Ligue de l'enseignement Aveyron (FOL 12) est donc un ancien café - restaurant qui était le RDV des pêcheurs (ceux qui descendaient jusqu'aux berges de l'Aveyron de Layoule au Monastère, probablement). Son nom d'origine « Le Pescofi » (*pêcheur en occitan*).

Une trace, une piste à suivre pour écrire un bout d'histoire sur les commerces et artisans de ce quartier ... à réanimer ? Toutes ces vitrines closes m'ont un peu attristée !!! » Annie Clément



Cette explication ne manque pas de poésie mais j'ai bien peur que la réalité soit plus prosaïque.

« Lorsque, en 1340, sur l'ordre de Jean d'Armagnac, Rodez dut remplacer les vieux murs à demi ruinés par de nouveaux remparts, l'entrée de la ville fut reportée un peu en avant et, comme je l'ai dit ailleurs, la porte nouvelle, substituée à celle de la Cros, prit la dénomination de Viarague, empruntée au nom de la Dame Viarac, propriétaire de la maison que l'on démolit pour y faire place. Bien que la porte n'existe plus, le nom de *Viarague* est demeuré attaché au quartier depuis six siècles. Espérons qu'on n'y touchera pas. » Henri Bousquet Revue du Rouergue 1947

Puis notre petite troupe entre dans la rue du Bourguet-nau.

Ah ! Cette boulangerie ! Le meilleur pain de Rodez !

Il est trop cuit !

Ah ! Là ! Il y a eu une épicerie pendant très longtemps et un tailleur (André Ferrié) qu'on regardait travailler sans parler. La dame était épicière et le monsieur tailleur.

Et là c'était la charcuterie ; il tuait le cochon dans la rue. On a toujours vu du sang dehors et il faisait les fritons là, c'était là.

Regardez ces maisons. Le fournil était ouvert aussi.

Moi je suis née au 4, qui d'ailleurs était le 4 bis. C'est marrant parce que le 4 bis c'est le 4. Quand j'étais petite. J'avais jamais remarqué.

Y a eu la chambre des notaires. Le vice-consulat d'Espagne.

Et alors au 4 y avait une forge avec le grand soufflet. M. Canac.

Le marchand de primeurs était plus bas.

Après la forge, c'était un serrurier y avait un autre serrurier à côté qui était pas le même Broussy, plus tard Bénaben) qui projetaient des gerbes d'étincelles pour le plus grand plaisir des enfants ; et alors cette porte, c'est marrant, ce qu'est devenu le 4 bis, d'ailleurs, on voit que ça a été ajouté.

Et habitait là le commandant Bourjade, un commandant de marine dont la dernière fille avait épousé M. Carrère, l'imprimeur libraire. Chez lui on se croyait dans un navire.

« Continuant mon excursion dans la direction de la Place de la Madeleine, côté gauche de la rue, j'évoque le souvenir d'une excellente femme, la veuve Cransac, appelée familièrement selon la mode la Cransague. Elle excellait dans l'art de faire des *échaudés*, ce petit pain à trois cornes, si populaire à Rodez, dont la fabrication a cessé depuis longtemps. On a tenté d'y suppléer par une sorte d'ersatz, fabriqué, si je ne me trompe, à Marcillac, que l'on vendait tous les samedis sur la Place du marché. L'art de fabriquer des échaudés est assez difficile. La Cransague y excellait. » Henri Bousquet. La Revue du Rouergue 1947

Sur la Place de la Madeleine, nous tombons sur les restes d'un ancien puits : « Ce puits interne en forme de bouteille et profond de 14 mètres a assuré l'approvisionnement du quartier du Moyen Âge jusqu'à l'arrivée de l'eau de Vaur en 1857 »

J'avais jamais vu cette plaque.

Y avait une fontaine ils on tout recouvert.

Ils ont laissé les ruines pour que les gens les voient.

On est envahi par les voitures. Du coup on n'a pas d'espace. C'est dur.

Là c'était au Paradis de la moto. La maison avait pris feu dans les années 56/57. Chaque fois qu'une moto prenait feu ça envoyait les flammes dans la rue. On se cachait derrière cet espèce de pilastre. Le père Alvernhe, il est parti en hurlant vers l'église et il est redescendu en roulant pour s'éteindre. Il n'a pas été blessé du tout. Il était rôti. Les cheveux. Ça a duré une partie de la nuit.

On recevait l'eau du Lévezou et y avait un monument en pierre qui expliquait que l'eau du Lévezou arrivait là. Une sacrée fontaine.

Moi, mes souvenirs c'est plutôt les années 50.

Moi, j'ai davantage connu les Pendariés à l'hôtel de Lodève. On allait chercher le lait le matin. Quand elle faisait des tripous, elle en faisait pour tout le quartier.

Et puis pêle-mêle : la menuiserie Devic (l'odeur du bois habitait toute la rue), la repasseuse Mme Moser dont l'appartement recélait des trésors et colifichets venus de Paris, la « fouacière » Mme Boyer qui exposait ses fouaces dans sa minuscule vitrine sur la place, la laitière Mme Trébosc, impeccablement tenue qui détaillait le lait et le beurre, le marchand de primeurs Rouvière, qui réveillait le voisinage tôt le matin, la chaisière Mme Berdy (rue de Laumière) à qui on payait le droit de s'asseoir à l'église, le plombier le beau Marc Angles qui n'a cessé de bricoler malgré son grand âge, la merveilleuse maison Constans où l'on était sûr de trouver mercerie, bonneterie et tout et tout... Et le célèbre Pelayo et sa non moins célèbre locomotive, et Pompon le cheval de M. Cransac conduit par M. Rudelle et tout et tout...

Et puis les cloches se mettent à sonner. Midi. « Sonnez cloches sans raison et nous aussi » écrit Tristan Tzara dans son recueil de poèmes « L'homme approximatif ». Mais nous, c'est de faim que nous vibrons. Et nous partons nous sustenter à la Pizzeria, rue Lebon.



## MERE BLANC

« Grâce à la suggestion du fils de Pierre Bousquet, mon associé, publiciste à Paris, nous avons essayé de maintenir l'image de marque du textile ruthénois et nous retournant vers une orientation, non pas nouvelle car nous avions toujours gardé une fidèle clientèle de détail, mais en lui donnant une forme renouvelée sous la dénomination de « MERE BLANC ». » C.Verdeille

A vrai dire, le magasin Mère Blanc ne se situe pas dans le quartier Saint-Amans mais sur le Boulevard Laromiguière. Je ne devrais donc pas en parler mais il est impossible de ne pas succomber au charme du lieu. D'autant que le « carretou » se trouve juste derrière.

« La maison fut construite en 1890 par Auguste GAUBERT, déjà associé à Henri RUDELLE rue d'Armagnac. En 1910 la maison devient Auguste GAUBERT et Charles VERDEILLE. Puis en 1920 Auguste GAUBERT et les fils de Charles VERDEILLE (25 employés). En 1952, retrait de M. GAUBERT. Devient Ets VERDEILLE. En 1966 Ets VERDEILLE et BOUSQUET. Aujourd'hui la direction est assurée par Madame Corbin. » C.Verdeille

C'est aussi un endroit rêvé pour mener un atelier d'écriture et c'est ici que nous sommes venus dès quatorze heures terminer notre randonnée dans le quartier.

Accoudés aux immenses tables de bois, au milieu des tissus, des draps, des serviettes, il nous suffit de fermer les yeux et d'imaginer la vie grouillante aux années fastes :

« J'ai encore sous les yeux les albums de présentation des tissus aux clients, abandonnés en l'état, par les représentants de la Maison le 1<sup>er</sup> septembre 1939 à la veille de la guerre. Trois registres cinq ou six fois plus grands qu'un album de photos dans lesquels étaient encartées les coupures exprimant les dessins de telle ou telle variété : échantillons de dégraves, duplex, béatrix (plus tard utilisés par la mode sous le nom de robe-fermière), vichys (se rappeler Brigitte Bardot), shirtings (c'est le calicot de nos banderoles revendicatives), percales fines, tissé ou croisé chemise, popelines, doublures, satin édrédon, couvertures, sans oublier les « étoffes » du pays, draperies, lainages pour robes et manteaux avec un hommage en passant au satin noir issu de la région rouennaise (le « Rouen nègre ») dans lequel était notamment confectionné ce tablier d'écolier sur les manches duquel nous essayions nos plumes « sergent-major » de potaches. » C. Verdeille

la chaire d'église « masquant la voûte le séparant de l'annexe construite dans la cour et en haut de laquelle trois jeunes femmes rédigeaient à la main des factures à longueur de journée. » C. Verdeille, le chauffage central roulé autour des piliers (un des premiers de Rodez avec celui de la Banque de France), les casiers tapissant les murs, les échelles pour y monter maintenant décorant les vitrines, et puis le sous-sol, que nous avons eu la chance de pouvoir visiter. Comme si nous descendions au centre de l'ancien Temps, que rien n'avait bougé : là, la table de lavandière, les vieux téléphones, la vieille machine à calculer ; ici on travaillait aux machines. Les ouvrières et les ouvriers ont inscrit leurs noms dans le plâtre. Par cette ouverture du côté de la cour les rouleaux de tissus étaient livrés.



« L'activité de ce négoce n'était pas mince : j'ai conservé à la campagne les carnets d'achat de mon grand-père et de mon père et j'y trouve des commandes effarantes telles celles de 1000 pièces de tissu pour chemise d'homme négociées avec un même fabricant de Roanne - un des plus grands centres cotonniers français - soit une nouvelle commande de 120000 mètres. »

## LES PLANCHES

Approche-toi, écoute  
Tu entends ?  
Colle ton oreille à leur peau  
Ecoute  
Plus près, encore plus près  
Tu entends ?  
Passe tes mains sur leur dos  
Respire  
Plus près, encore plus près  
Oublie ce que tu vois.  
Chut...Elles sont en bois.  
Enfin, je crois...

Chantal Braley-Pons

## CHEZ MERE BLANC

Dès l'entrée, l'odorat est flatté par de vieilles senteurs de linge propre et soigné : lavande, orange, rose, savonnnette. Les tables, vieux comptoirs, boiseries, tiroirs, respirent la cire et le bois entretenu.

Il ne m'en faut pas plus pour me renvoyer à l'ancienne maison "Gaubert et Verdeille" devant laquelle je passais quotidiennement pour aller à l'école et, plus tard, au lycée. Et plus loin encore, lorsque le livreur portait sur sa charrette à bras des montagnes de draps et tissus vers les autobus du Palais (mon Dieu... j'ai oublié son nom ...)

Et M. Verdeille, toujours très droit derrière son comptoir, sa belle moustache sévère scrutant chaque recoin du magasin. Très III<sup>ème</sup> République ...

Le coin du linge de toilette est particulièrement fascinant. Je ne peux m'empêcher d'y promener mes doigts. Quelle douceur ! Quel confort ! Quel luxe !

Autour des poteaux de soutènement qui, dans mon enfance, n'étaient pas peints, s'enroulent de gros radiateurs de fonte. Immuables.

Et dans un recoin, je découvre une curieuse et touchante pendule qui affiche "Grand Hôtel du Louvre, Paris". Pas jeune, sans doute. Ou alors, bien imitée.

Françoise Enjalbert

**Rue Mère Blanc**, des amas. Des tas d'amas. De tissus, de poignées, de boîtes, de linges, de tiroirs, de bois. Soutenus de fines et tendre colonnes élégantes. Colorées brodée de radiateurs en fonte ronds.



Au coin, une lampe. Spatiale. Traversant l'île Wrangel, dépasse les Aléoutiennes pour finir dix-sept rue de l'Ancienne Comédie, Paris. L'ensemble orchestré. Le bruit qui court à la circulation de talons.

Sol en bois. Parquets tous différent. Stratifié, croisé, pas de flottant, toile de jute par-dessus...

Digestion agréable au sous sol. L'envers relié par les colonnes. Imposantes en bas, fines et élégantes en haut, accompagnés d'un radiateur circulaire. Pas toutes.

Symétrie en surface.

Le bois régale, accepte, entoure, baigne la pièce.

Composition en amas. Amas de tissus, amas de meubles, amas de boîtes, amas de blanc, amas de tiroirs, amas d'odeurs, amas de couleurs...

« Bruit qui court, circulation de talons. »

Dix sphères éclairent et composent la pièce.

Douceur Paradis en son et acceptation gracieuse d'une sieste sur « house couette Kenzo 240x260=378 euros ».

Je rajoute, pour le confort la « taie d'oreiller = 68 euros », dans un mauve endormi.

Une belle cordelette, merci Philippe, accompagne le trajet bien noué.

Les bruits de mes pas accommodent Mickey 3D dans un silence muséal. Nous sommes dans une boutique. Mère Blanc.

Matthieu Crochet

Intemporalité, pause hors du temps, banques de bois, échelles dispersées, odeurs mêlées de cire et de linge repassé .... Un sous sol chargé d'histoire de vie, de vie de travail, traces sur les piliers d'une mémoire collective sans âges ....1910 ....2010 , un siècle ...Avant, Après .....Objets déposés, stockés ..En vrac, au hasard des espaces disponibles éclairés de filets de lumière timide qui transpercent d'épaisses toiles où se blottissent de sages araignées qui guettent en silence le temps qui passe.

Annie Clément





## L'EGLISE SAINT AMANS



« C'est ma Tour Eiffel ». Françoise Enjalbert

« A l'entrée de la rue Chirac  
Un coup d'œil en arrière  
Dévoile St Amans  
Avec un air de pagode ...  
Ses toits en escalier  
Escaladent ses murs  
Tout en haut sa flèche rouge  
Guette avec son œil grand ouvert.

Au chœur de Saint Amans  
La lumière traverse le prisme des vitraux  
Projetant sur les murs des aurores  
Boréales.  
Sur la tapisserie délavée  
Le manteau de Saint Amans  
S'habille de rose et vert »

Christine Lenglumé



Comment quitter cette traversée du quartier Saint Amans sans évoquer celui dont le quartier tire son nom ?

« Le quartier Saint Amans est un haut lieu de l'évangélisation du Rouergue. C'est en effet dans le sanctuaire de ce quartier que sont conservées les reliques de celui qui lui donna son nom et qui devait être le défenseur, le bienfaiteur et l'apôtre de la ville de Rodez.

Le Rouergue fut, semble-t-il, d'abord évangélisé par Saint Martial, envoyé en Gaule par Saint Pierre et qui fonda des évêchés et des églises à Tours, à Rodez et au Puy. Amans ayant toujours été reconnu comme le premier évêque de Rodez a dû être installé sur le siège épiscopal par Saint Martial, donc dès le 1<sup>er</sup> siècle et non au 4<sup>ème</sup> comme le soutiennent certains auteurs.



Quoi qu'il en soit, Saint Amans, natif de Rodez poursuit et termina l'œuvre de Saint Martial. Ses miracles merveilleux ont maintes fois été contés. De l'un d'eux est né le symbole du quartier de la Madeleine-Saint Amans : *Le patricien Honorat rendu furieux par les miracles d'Amans et ses conversions, fit atteler son char pour venir punir le Saint homme. Arrivé à la porte de la ville, les mules s'arrêtèrent brusquement comme clouées à la voie. Les serviteurs saisissent vigoureusement le pied d'une mule qui se détacha, laissant le fer adhérent au sol. Frappé du prodige, Honorat se convertit. C'est un fac-similé de ce fer de mule qui fut plus tard cloué au-dessus de l'entrée principale du sanctuaire Saint Amans et qui devint le symbole de l'attachement des habitants à leur foi et à leur*



quartier. »

Charles Paulin

On dit aussi que pendant la Révolution, on voulut faire entrer de force un mulet dans l'édifice transformé en grange à fourrage, mais que celui-ci refusa d'entrer en lançant de violentes ruades. Ne retrouve-t-on pas chez Pompon (qui lui était un cheval) la présence pérenne de cette mule ?

« Avançons. La nef et le chœur se présentent nets, harmonieux, clairs. De l'intimité séculaire de la population du quartier et de son église flotte dans l'édifice un indéfinissable sentiment fait d'aisance et de respect, on se sent chez soi. Tant d'évènements marquants notre vie familiale se sont déroulés là, au pied de ces autels » Charles Paulin

« On n'allait pas à la paroisse. On allait à la messe au collège. Quand je suis allé présenter ma fiancée au Père Martel. Bon Mademoiselle, vous savez pas qui vous épousez. C'est un mécréant vous savez. Il a été baptisé ici mais après je ne l'ai plus revu. » Edouard Malphettes.

« Les mariages à Saint Amans avec de belles tenues et des robes longues comme celui de Melle Teyssier qui est sortie du restaurant au bras de son père » Maryse Rigal.

La fête de Saint-Amans a lieu le 4 novembre, mais cette année elle eut lieu le dimanche 14 novembre, 33<sup>ème</sup> dimanche du Temps Ordinaire. Je n'aurais pour rien au monde voulu manquer cet évènement. Car ce jour-là on promène dans l'église le buste reliquaire de Saint Amans.



L'église était comble. J'essayais au milieu des chants et des prières de retrouver la couleur des temps anciens, aussi bien celle de mon enfance à Espalion que celle des enfances de tous ceux qui avaient habité le quartier et fréquenté l'église. Comme si

l'air gardait l'empreinte de tout ce qui, ici, avait été vécu. Et il y régnait une douce chaleur. Après la messe un pot était offert, fouace et vin. On aurait pu tout aussi bien dans un autre temps aller acheter un Saint-Amans à la pâtisserie



Pelat. Je retrouvais un peu plus tard dans ma poche, le texte du cantique qui avait été chanté. Il disait : *Nous sommes le corps du Christ, Chacun de nous est un membre de ce corps. Chacun reçoit la grâce de l'Esprit, pour le bien du corps entier.* On aurait pu chanter le quartier de la même manière.



## POEME A SAINT-AMANS

« Dans le *carretou* de mémoire  
Les reliques du temps glanées aux lèvres  
Glissent en procession le long des vitrines  
Il y a l'empreinte d'un fer à cheval sur tous les visages  
Mais invisible  
On sent l'odeur des confitures place de la Madeleine  
Et l'odeur de la fouace rue François Cabrol. »  
Philippe Berthaut

Rue de Laumière, au dix-sept, un vitrail. Deux pas. Des vitraux. De côté, une porte. Récente, abimée. En bois. Recouverte de lierre donnant sur le jardin d'Eden.

Rue du Bourguet-nau, une île. Rosé de glycine. En face, deux fantômes drapés de blanc. Suivent le vent. Plus loin. Le deux se cachent derrière le portail plein.

Place de la Madeleine, du mouvement l'occupe. Un couple, un enfant. L'espace du haut à droite un balcon. Rempli : sculptures, plantes. Occupé.

Rue Delrieu, tourne la grille. Derrière : avant (pas d'images), déposé. Un *carretou* dort. Des pierres de taille. A présent : tête en l'air. Le pied l'écrase. Un chien passe.

Rue François Cabrol, ça circule. Ils descendent vite. Et plus rien. Vide silence. On entre au six. Derrière un jardin. Et le huit ? Un escalier. D'intérieur.

Rue à droite, «Hôtel Dieu». Musée de pierres. Au son d'couverts. Six pas plus tard. Un jardin. Au cœur, un cercle d'eau. Une « maison reconvertie au chant des chaises de midi ».

Matthieu Crochet

## DERNIERES GLANES

« Je tisse, il ou elle tisse  
une rue, une main, une porte.  
Je porte, il ou elle porte  
un carreau, une fontaine, un radeau.

J'entends, il ou elle entend  
un soulier de satin, un collier en fer blanc.  
J'attends, il ou elle attend  
un matin, un fragment, un fou rire d'enfant.

Je regarde, il ou elle regarde  
un sourire sans tain, un damné de Satan.  
Je pleure, il ou elle pleure  
une larme de miel, un vitrail sans argent.

Je caresse, il ou elle caresse  
une âme, un délit, un amant.  
Je souligne, il ou elle souligne  
un clocher, une église, une volée de ciels blancs. »

Chantal Braley-Pons

Remerciements à :

Madame Toulet  
Madame Cazals  
Pierre Francia  
Edouard Malphettes  
Régis Laville  
Michel Garibal  
Odet de Boussiers  
Maryse Courbin  
Marie-Paule Bessière  
Françoise Chauzy  
Maryse Rigal  
Céline Bouquié  
Magali Corbin  
M. Hébrant  
Madame Dropy  
Michel Fau

Atelier d'écriture du 2 Octobre 2010 :

Françoise Enjalbert  
Chantal Braley-Pons  
Annie Clément  
Matthieu Crochet  
Christine Lenglumé  
Monique Dugué-Boyer  
Dagmara Mieczkowska  
Denyse Recoulat

Et aussi à :

Joëlle Moulin  
et Jean Louis Vernhes (Médiathèque de Rodez)  
Pierre Lançon de la Société des Lettres Sciences et Arts de  
l'Aveyron

Ainsi qu'à toute l'équipe du service culturel de la ville de Rodez.

*Livret réalisé dans le cadre de l'opération « Quartier Saint-Amans La Madeleine : Glanes et Fragments de mémoire » qui s'est déroulée du 17 novembre au 31 décembre 2010.*